

# Claire Christien Prouet

## Freud-Ferenczi

En décidant de parler aujourd'hui en 2007 de Ferenczi, analyste et analysant sans fin de Freud, après la relecture de quelques centaines de pages et plus, de leur correspondance, de quelques centaines encore de leurs textes, de ceux que Lacan y a consacrés, je crains fort de ne faire qu'enfoncer des portes ouvertes, après les interventions de nos collègues en différents lieux, depuis le passionnant congrès « Ferenczi après Lacan » à Budapest en juin dernier. Plus encore et tout spécialement, alors qu'ayant déjà fait ces lectures, j'ai repris l'article de Colette Soler publié en 1985 dans le n° 35 de la revue *Ornicar* ? sous le titre « L'acte manqué de Ferenczi ».

Si je n'y ai pas renoncé c'est pour avoir lu dans une de ces nombreuses lettres que Freud adressa à Ferenczi, quelques lignes où il défend une des jeunes publications psychanalytiques qu'ils ont créées. Certains de leurs collègues se plaignent de n'y lire que rabâchage et répétition de ce que Freud a déjà écrit, combien plus brillamment. Pour Freud, il faut justement un lieu où chacun s'efforce de répéter, et écrire, avec lacunes et insuffisances. C'est ainsi, aussi, que s'acquiert, se conquiert, se transmet le savoir de la psychanalyse.

Ferenczi est aimé, pathétiquement. C'est un personnage pathétique. Plusieurs articles ou préfaces de traductions françaises portent l'empreinte de ce pathos. C'est le sujet Ferenczi qui intéresse. Et l'on s'y perd un peu, comme dans cette foisonnante correspondance où les occasions ne manquent pas de le prendre en flagrant délit de dénégations, de lapsus, etc. Il me semble que c'est un effet même de la position de Ferenczi, éternel analysant, analysant auquel on peut s'identifier.

### **Une vie, une œuvre**

Sandor Ferenczi est né en 1873 en Hongrie. Il rencontre Freud en 1908 et commence immédiatement (le 18-01-1908) avec lui une correspon-

dance qui ne prendra fin qu'avec sa mort en mai 1933. Les premiers textes psychanalytiques de Ferenczi sont immédiatement publiés. D'abord « De la portée de l'éjaculation précoce », publié dans le *Journal Médical de Budapest*, où il fait spécialement état des conséquences d'angoisse chez la femme de ce trouble sexuel du partenaire masculin, « le martyr sexuel enduré par les femmes. » Il s'appuie sur la théorie freudienne de l'angoisse, produite par transformation de la libido excitée mais non satisfaite dans le coït.

En septembre 1910, Freud invite Ferenczi à passer quelques semaines de vacances avec lui en Sicile. Cela se passe mal. Ferenczi y a des exigences qui irritent Freud.

Freud est alors occupé à son texte sur Schreber et élabore sa théorie de la paranoïa en rapport avec le rejet de la libido homosexuelle. Cela, à la lumière de son lien à Fliess, de leur rupture, et du déclenchement du délire paranoïaque de son ancien ami.

Michel Bousseyroux a eu la gentillesse de me transmettre le texte de l'intervention qu'il avait faite à Budapest sur ce sujet, sous le titre « Freud, Ferenczi, Archimède et le papyrus ».

Je le cite : « À qui Freud a-t-il choisi de s'adresser pour parler de son analyse avec Wilhelm Fliess, de son expérience du transfert puis du détransfert, des leçons, des conclusions qu'il en tirait ? A son cher ami, Sandor Ferenczi. »

Michel Bousseyroux, après Diane Chauvelot dont il cite le texte, « Syracuse 1910. La passe supposée de Freud <sup>1</sup> », fait l'hypothèse d'une passe de Freud. Diane Chauvelot s'intéressait aux conséquences que ce témoignage de Freud eut pour Ferenczi, non analysé, incapable de l'entendre et le supporter.

Si je l'ai bien lu, Michel Bousseyroux en tire plutôt les leçons pour la psychanalyse. L'histoire de celle-ci n'est pas seulement celle des chemins qu'elle a pris, mais aussi le repérage de ceux que Freud, le premier, a laissés de côté, a refusés. Ici, celui de l'analyse mutuelle.

Je cite notre collègue: « L'idéal de franchise que réclame Ferenczi et auquel il ne cessera par la suite de reprocher à Freud de ne pas répondre, Freud en est bien revenu avec Fliess. Freud ne sait que trop, maintenant, le rapport que cette franche réciprocité entretient avec la paranoïa, et le revers

1 - Chauvelot D., « Syracuse 1910. La passe supposée de Freud », *Ornicar ?* n°12, déc. 1977.

de méconnaissance et de suspicion qui lui est propre. Si passe de Freud il y a eu à Syracuse c'est bien en cela que la passion du transfert lui a passé, qu'il a fait son deuil de ce dont Fliess était pour lui le représentant, et que cela, cette séparation douloureuse, a changé sa position subjective, son rapport à l'autre et à la demande... Freud a réussi là où le paranoïaque échoue dans la relation spéculaire. Il a réussi à se séparer là où le paranoïaque s'aliène à l'objet de l'autre. Là où il s'aliène de ce qu'il échoue dans la béance mortifère du stade du miroir où ne manquerait pas de le ramener l'idéal de transparence mutuelle que comporte l'aspiration ferenczienne à la vérité *toute* dans la franchise la plus totale. »

La correspondance de l'automne 1910 fait état de cette demande répétée de Ferenczi; et du refus de Freud.

Moment décisif non pas seulement de leur correspondance et de leur relation, mais pour la psychanalyse. La psychanalyse ne sera pas une confession réciproque. La vérité ne sera pas atteinte "toute". On verra que ce sont des exigences auxquelles Ferenczi tentera désespérément de répondre dans les derniers textes de sa vie.

### **Une analyse en morceaux et sans fin**

Ferenczi ne fera qu'une courte analyse avec Freud, en trois périodes : en septembre-octobre 1914, du 14 juin 1916 au 5 juillet 1916 et enfin du 26 septembre 1916 au 6 octobre 1916.

La question de la jouissance sexuelle, des exigences pulsionnelles, est très directement au cœur – ce que nous savons par la correspondance – de cette analyse; plus que l'analyse de symptômes, vagues sensations hypochondriaques dont Ferenczi se plaint sans relâche, (sauf quand, pendant la guerre, il est « encaserné » loin de Budapest). Son drame, c'est son hésitation entre deux femmes, la mère intelligente, affectueuse, attentionnée qui l'aime et qu'il aime ; la fille, plus énigmatique, peut-être même schizophrène (diagnostic de Freud quand il la reçoit en consultation), séduisante, incarnant la jeunesse, l'érotisme et la promesse d'enfants à venir, à l'inverse de sa mère.

L'hésitation, la procrastination de Ferenczi virent par moments au comique. Après l'analyse vient l'auto-analyse, et les longues lettres à Freud qui lui ordonne en retour de cesser de s'analyser. Ferenczi se maria avec Gizella, la mère, en mars 1919, sans en avoir fini avec la nostalgie de l'autre, la fille, Elma.

Dilemme conforme à ce que Freud décrit en 1912 dans « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » : division du désir masculin entre la femme aimée et la « fille » désirée. « La vie amoureuse de tels hommes reste clivée selon deux directions... là où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer. » <sup>2</sup> Conforme aussi à ce que Lacan écrit en 1958 dans «La signification du phallus» :

« Si l'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la relation à la femme pour autant que le signifiant du phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas, —inversement son propre désir du phallus fera surgir son signifiant dans sa divergence rémanente vers "une autre femme" qui peut signifier le phallus à divers titres, soit comme vierge, soit comme prostituée. <sup>3</sup>»

Résumons : exigence de la vérité, de sincérité, de transparence; croyance en une vérité *toute* atteignable; impasses face aux exigences de la pulsion.

Cela nous donne deux repères, deux "fils rouges" pour lire Ferenczi, l'analyste.

Dans le champ du transfert, il en résulte en effet une demande sans limite, demande d'amour, qu'il rencontre rapidement chez ses patients et qui le pousse sans cesse vers de nouvelles inventions thérapeutiques. Là où la demande d'amour fait toujours plus béante la faille du « manque à être », lequel est inacceptable pour Ferenczi et déchaîne sa « *furor sanandi* ».

Colette Soler parle dans son texte de « la double exigence d'amour et de vérité <sup>4</sup>».

### **Ferenczi analyste, malade de guérir**

Peut-être ces quelques remarques permettent d'éclairer ce que nous allons tenter d'examiner, un moment de l'œuvre de Ferenczi, le virage brutal de 1929.

En effet, nous poserons que c'est de la place de l'analysant qu'il n'a cessé d'être que Ferenczi analyse et "théorise". Souhaitant ainsi mieux saisir quelques coordonnées du drame de son impasse, lui que Freud appela non seulement « cher fils », ou « mon paladin » mais aussi « un maître de la psychanalyse ».

2 · Freud S., *La vie sexuelle*, Paris ; PUF, 1969, p. 59.

3 · Lacan J., *Écrits*, Paris ; Le Seuil, 1966, p. 695.

4 · Soler C., L'acte manqué de Ferenczi, *Ornicar ?* n°35, Navarin, 1985, p. 88,

En 1919, dans « Difficultés d'une analyse d'hystérie », Ferenczi fait part d'une butée dans l'analyse d'une patiente. L'interprétation, la levée du refoulement se heurtent à un obstacle, le transfert et la jouissance qu'il inclut :

« ...la patiente retomba rapidement dans son inactivité habituelle qu'elle dissimulait sous l'amour de transfert »<sup>5</sup>.

Ferenczi ne répond, ni par l'analyse du transfert, ni par l'interprétation des résistances, il vise directement la jouissance, en l'occurrence la jouissance masturbatoire qu'il repère à la position de l'analysante sur le divan. Il lui interdit les mouvements qu'il a notés. Après quelques péripéties, la patiente avoue ses multiples stratégies de satisfaction grâce à un onanisme quasi permanent. À la place de la répétition vient alors la remémoration qui permet l'analyse « des fantasmes et des souvenirs génitaux devenus désormais manifestes<sup>6</sup> ».

L'interdiction émise par Ferenczi se différencie de la suggestion et des techniques médicales habituelles en ce qu'elle est « destinée à servir les buts et à favoriser la poursuite de la cure analytique... de sorte que l'excitation qu'elle mobilise soit orientée sur des voies purement psychiques et finalement se fraye un passage jusqu'au système conscient.<sup>7</sup> ».

Plusieurs textes maintiennent ce cap : là où la répétition prend le pas sur la remémoration, là où la jouissance envahit la cure, là où l'exigence pulsionnelle ne cède pas, que ce soit en acte ou par ses effets d'inhibition, il faut la traquer par l'action de l'analyste. Ferenczi peut modérer son ardeur active sans changer de principe théorique. Ceci dans « Prolongements sur la technique active » en 1921. Il en donne une autre version dans « Les fantasmes provoqués » en 1924, et surtout en 1928 dans le texte plusieurs fois cité par Lacan dans les *Écrits* « Elasticité de la technique analytique ».

Il ne cède pas sur le dogme freudien : la cause de la névrose est à rechercher dans le fantasme, même si l'on peut repérer avec Colette Soler, que sa théorie du fantasme comme mensonge est bien insuffisante.

Le virage date de 1929, avec « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » qui sera suivi, en 1930, de « Principe de relaxation et néocatharsis », puis en 1931 d'« Analyse d'enfants avec des adultes » et finalement en 1933 de « Confusion des langues entre les adultes et les enfants ».

5 · Ferenczi S., *Psychanalyse III*, Paris ; Payot, 1974, p.17.

6 · *ibid.*, p. 20.

7 · *ibid.* p. 20-21.

Dès lors, la cause de la névrose, c'est le trauma infantile. L'enfant est innocent, ne demande que tendresse. L'adulte est brutal, pervers, menteur et passionnel. L'analyse doit permettre de revenir à ce moment causal et réparer. Au lieu de frustrer, l'analyste doit donner sans limite.

Colette Soler voit précisément dans l'article de 1929, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », le point où Ferenczi a cédé et a en conséquence proposé un changement de technique. Elle est fondée dorénavant sur une autre hypothèse théorique concernant ce qui entrave la marche de l'analyse et la guérison : « ...il nous indique à quelles sollicitations il a cédé. Le changement, il l'inaugure avec des malades chez lesquels il croit pouvoir identifier une « catégorie morbide spéciale » : celle des sujets atteints d'un « dégoût de la vie, ... et d'une pente au suicide. » Il l'impute au fait qu'enfants, ils aient été « mal accueillis » ou « laissés tombés ». Il est alors comme aspiré par leur demande et se laisse « induire à l'espoir de corriger leur expérience par le transfert »<sup>8</sup> :

« ...On permet, à proprement parler, à ces patients de jouir, pour la première fois, de l'irresponsabilité de l'enfance, ce qui équivaut à introduire des impulsions de vie positives, et des raisons pour la suite de l'existence. »<sup>9</sup>

La nouvelle théorie de Ferenczi viendra donc justifier le mouvement par lequel il a cédé à la demande. N'est-ce pas ce qu'on pourrait dire « céder sur son désir » d'analyste ? Cette théorie devient mégalomane quand il s'agit d'atteindre l'origine et de tout faire recommencer à zéro pour « introduire des impulsions de vie positive ».

Sans analyser ici les autres textes je renvoie pour le dernier, « Confusion des langues... », au texte de la belle intervention qu'a faite, en juin 2006 à Budapest sur ce sujet, la philosophe Barbara Cassin<sup>10</sup>.

### **Freud après Ferenczi**

Ferenczi meurt le 22 mai 1933 d'une anémie pernicieuse.

Freud écrit la nécrologie de Ferenczi. Il note que, dans les dernières années, celui-ci s'éloignait des cercles analytiques. « Un seul problème accaparait son intérêt : soigner. Le besoin de soigner et d'aider était devenu

8 - Ibid., p. 86.

9 - Ferenczi S., *Psychanalyse IV*, Paris ; Payot, 1982, p. 80.

10 - Ce texte a été écrit avant le 18 janvier, date de la soirée du Collège Clinique consacré à Ferenczi avec les interventions d'Agnès Metton (sur *Thalassa*) et de Patrick Barillot sur *Confusion des langues*).

“sur-puissant” chez lui. Vraisemblablement s’était-il fixé des buts impossibles à atteindre aujourd’hui avec nos moyens thérapeutiques. »

Quatre ans plus tard, dans « *Analyse avec et analyse sans fin* », il traite non seulement du cas Ferenczi mais aussi des recherches thérapeutiques de celui-ci dans la psychanalyse, de ses tentatives de traitement du retour des exigences pulsionnelles et de leur lien avec la fin de l’analyse.

Là où Ferenczi écrivait, en 1928, dans « *Le problème de la fin de l’analyse* »<sup>11</sup> : « L’analyse est véritablement terminée lorsqu’il n’y a congé ni de la part du médecin ni de la part du patient : l’analyse doit pour ainsi dire mourir d’épuisement », fin sans acte donc. Freud écrit en arriver en 1937 à la question de « savoir s’il existe une fin naturelle à une analyse... »<sup>12</sup>.

Pour répondre à cette question il revient sur les causes de la névrose, sur les forces en présence, sur le facteur quantitatif, « la force pulsionnelle », autrement dit « les exigences de la pulsion » ; la pulsion, celle qui ne cesse jamais.

Au lieu de répondre positivement à la question « comment la guérison advient par l’analyse », il pose la question des obstacles et parle sans le nommer de Ferenczi, l’analysant, et du reproche que celui-ci lui fit d’avoir sous-estimé<sup>13</sup> et non traité, le transfert négatif<sup>14</sup>.

Pour activer ce transfert négatif, écrit Freud, « il aurait donc certes fallu recourir à une action, au sens réel, inamicale à l’encontre du patient. »

Un peu plus loin, Freud compte cette attente au nombre de celles des optimistes, celle d’avoir « le pouvoir de réveiller, dans le but d’un traitement préventif, un tel conflit pathogène qui ne se trahit actuellement par aucun indice, et qu’il est sage d’agir ainsi. Je soulève ces questions sans vouloir présentement y répondre. Peut-être une réponse certaine ne nous est-elle absolument pas possible actuellement. »<sup>15</sup>

La troisième partie du texte de Freud est largement consacrée à la question de la jouissance, dans les termes de « traitement d’une revendication pulsionnelle ».

11 · Ferenczi, *Psychanalyse III*, id. p. 50.

12 · Freud S., « L’analyse avec fin et l’analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris ; PUF, 1985. p. 234.

13 · Il est vrai que c’est dans une lettre du 3 octobre 1910, écrite par le collègue et non l’analysant, que Ferenczi réclamait « une franchise mutuelle absolue... je croyais qu’elle était possible... dans la relation entre deux personnes à orientation psy.α... » Manque dans l’édition française la traduction de « *wenn auch noch vielleicht grausam anmutende...* » : « même si elle peut sembler peut-être cruelle... »

14 · *ibid.* p. 237.

15 · *ibid.* p. 239.

Pour Freud, pas question de prétendre « l'amener à disparaître au point qu'elle ne refasse plus jamais parler d'elle »<sup>16</sup>. Ni même de prétendre la « dompter ». Il y a des moments dans une vie où les exigences de la pulsion se font plus pressantes (puberté, ménopause, mais aussi aléa de l'existence).

Le travail analytique n'est jamais parfait, il y a « des restes »<sup>17</sup> ; « La transformation réussit, mais souvent de façon seulement partielle »<sup>18</sup> ; « ...l'analyse ne travaille pas avec des pouvoirs illimités, mais restreints... »<sup>19</sup>.

Le paragraphe se termine par un hommage à Ferenczi, nommé cette fois, comme analyste : « On n'a pas trouvé jusqu'à présent de substitut à l'hypnose, mais on comprend, de ce point de vue, les efforts thérapeutiques malheureusement infructueux auxquels un maître de l'analyse comme Ferenczi a consacré les dernières années de sa vie. »

On sait que dans la suite du texte, Freud nomme « roc de la castration » cet obstacle infranchissable et que l'on a depuis proposé qu'avec la construction par Lacan de la théorie de l'objet *a*, il cesse de l'être. Ce qui est mis à l'épreuve de la vérification dans la passe.

Je me limiterai à conclure par une citation du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, qu'il me paraît un peu mieux saisir après ce parcours que j'ai fait pour vous.

Le 24 juin 1964, Lacan dit : « ...concernant l'issue de l'analyse... Que devient alors celui qui a passé par l'expérience de ce rapport opaque à l'origine, à la pulsion ? Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? » ■

16 · ibid. p. 240.

17 · ibid., traduit. p. 243 par « manifestations résiduelles ».

18 · ibid. p. 244.

19 · ibid. p. 245.